Moi, Pétronille Pignon

J'habite au 14 de la rue Lauriston, dans le XVI^e arrondissement de Paris. Seule. J'ai quarante-sept ans jour pour jour puisque je viens de fêter mon anniversaire. Seule. Comme ma famille est quémandeuse, que mes connaissances sont râleuses, mes voisins, infréquentables, et que mon niveau de tolérance avoisine le zéro, cette solitude m'est vitale.

D'une manière générale, les autres m'horripilent. Je les trouve jaloux, intéressés, égoïstes, inconséquents, petits. Moi, Pétronille Pignon, je n'ai besoin de personne pour me gâcher la vie. Chacun chez soi.

Mon appartement est beau, cher, bien situé. J'ai « pignon sur rue », comme dit mon neveu, celui qui rêve d'hériter de moi avant ses vingt-cinq ans. Paresse oblige. Mais, pour son malheur, j'ai une santé insolente.

— Tante Pétronille ? Elle nous enterrera tous ! Tu n'arriveras à la rue Lauriston qu'après le départ de ta prostate..., ai-je clairement entendu ma nièce chuchoter

à son frère un jour où, pendant un repas de famille, il était aux petits soins avec moi comme un serveur qui a peur de perdre sa place.

Il se trouve que mon ouïe est aussi fiable que ma vue, qui, elle, est aussi bonne que mes artères.

Pas de chance ! On n'héritera de moi qu'après s'être tué à la tâche qui paiera ma retraite.

Jules, mon frère jumeau, a été un enfant de la dernière chance, tout comme moi d'ailleurs. Ma mère avait quarante-quatre ans à notre naissance, mon père un peu plus, alors, forcément, ça nous a fait toucher nos legs relativement tôt. J'ai pris l'appartement de la rue Lauriston et les actions EDF ; Jules a pris l'argent, s'est marié, a eu deux enfants, a investi en Bourse. Pour saboter un héritage, il n'y a pas plus efficace.

Restent les ressources de la tante Pétronille qui n'a *heureusement pas trouvé chaussure à son pied* (soufflé par ma belle-sœur à sa fille durant la visite mensuelle que ma famille s'impose à me faire). Ces deux-là semblent oublier que je peux me passer de chaussures pour fouler la moquette de mon appartement du XVI^e (un million d'euros au prix du marché), alors qu'elles-mêmes ont grand besoin de sabots pour fouler le plancher à vaches de leur maison normande de Monoeil-sur-Rien. Solange, la seule congénère que je fréquente, prend toujours plaisir à me répéter que, physiquement, je tiens beaucoup d'Olive, l'amie de Popeye, et assez peu de Pamela Anderson. Ces « sans atouts » font qu'elle n'a jamais voulu me lâcher.

— Pétronille, tu devrais prendre quelques kilos, te teindre les cheveux, changer de style, puis te trouver quelqu'un sur Internet ! me lance-t-elle du haut de son mariage chaque fois que l'on déjeune ensemble.

Pauvre idiote ! Trompée par son mari, tournée en bourrique par son fils, exploitée par son patron, elle a besoin de moi pour se consoler en brandissant ses avantages de mariée-maman-mémé : 3M (comme la marque de rubans adhésifs).

Tout ce qu'il faut pour être scotché à la médiocrité.

Et si je continue à l'inviter une fois par mois au Mandarin Lauriston, le restaurant d'en face, c'est que ses misères me confortent dans mon isolationnisme.

Notre amitié est une ventouse qui tient par l'adhérence du vide.

Quarante-sept ans passés dans cet appartement de la rue Lauriston ! J'y suis née, j'y suis restée. Les voisins : je les croise. Pas de familiarité. On ne sait pas où ça peut mener, surtout avec les étrangers... Avec eux, il suffit d'un seul mouvement de tête à la porte de l'ascenseur pour se faire agresser le lendemain avec quelque portion de plat national.

Exactement ce qui m'est arrivé avec le couple qui a loué le quatrième droite, l'appartement d'en face. Heureusement que ces gens-là n'amortissent leur location qu'un ou deux mois par an en débarquant de je ne sais où. Mais leur arrivée me donne invariablement droit à un coup de sonnette suivi d'un sourire flottant au-dessus d'une assiette de triangles de pâte fourrés d'épinards citronnés.

— La pauvre, elle habite seule, mais en dix ans, elle ne nous a jamais invités à prendre un café ! Les Français, ils ne sont pas comme nous, doivent-ils se dire chaque fois qu'après avoir marmonné un merci en prenant leur assiette du bout des doigts, je leur referme la porte au nez.

Au-dessus de chez moi, au cinquième, habitent les Lebreton. Bien français ceux-là, mais flanqués de quatre enfants qui pourraient figurer dans une publicité pour la vasectomie.

Quant aux chambres de bonne du sixième, l'heureux temps où elles portaient bien leur nom est révolu... On y voit maintenant défiler toutes sortes d'individus, comme au bazar.

Celles de gauche ont été groupées en un deux-pièces-cuisine-salle de bain, loué par un certain Miguelito Diego Guzman Sanchez, un Mexicain basané qui a remplacé son sombrero par une casquette de chauffeur qu'il soulève et abaisse chaque fois qu'il me croise, comme s'il voyait défiler un enterrement. À côté de lui perche une Américaine qui s'attife comme un œuf de Pâques, et lance des « hellooww » aussi élastiques que son chewing-gum sur tout ce qui bouge. Mon Dieu !

Et il y a Isabelle, la concierge portugaise, héritière d'une longue lignée de concierges portugais. Mère de trois enfants, dont des jumeaux, elle fait aussi des ménages à l'extérieur, s'il vous plaît ! Et quand je lui fais remarquer qu'elle ne prend jamais le temps de faire briller les carreaux à motifs de l'entrée, elle répond que c'est inutile parce qu'ils sont mats d'origine. Ha ! Et qu'en sait-elle ?

Ces immigrants deviennent des « je sais tout » à peine arrivés ici. Est-ce que je prétends connaître quelque chose de ses origines à elle, moi ?

Un Mexicain dans la ville

*Prends ma main, car je suis l'étranger ici
Perdu dans le pays bleu
Étranger au paradis.*

GLORIA LASSO (*L'Étranger au paradis*)

Tijuana, Basse-Californie, Mexique. Janvier 1993. Les inondations qui ont dévasté la région ont fait dix mille sans-abris, dont Miguelito Diego Guzman Sanchez et Juanita, sa mère. L'eldorado américain, si proche, devient encore plus enviable.

Là-bas, de l'autre côté de la frontière, il y a des maisons solides qui ne se noient pas dans un seau d'eau, et des contrats d'assurance qui les remplacent si elles se noient quand même.

De l'autre côté, il y a San Diego, gringo dans l'âme malgré son nom magnifiquement hispanique. À vingt-deux ans, Miguelito Diego n'a plus le choix, il doit tout tenter pour passer clandestinement dans cette ville américaine qui porte son nom et trouver du travail pour envoyer à Juanita de quoi reconstruire leur minuscule maison rose, jadis accrochée à une colline à laquelle ne colle plus que la boue.

Et Juanita prie cette Vierge du Mexique apparue à un autre Diego, cinq cents ans plus tôt, près de Mexico.

— Santa Maria de Guadalupe, comme tu as fait passer ton fils en Égypte quand tu as eu des problèmes,

fais-moi passer mon fils à moi chez les gringos. On n'a plus de maison et j'habite chez Paquita, ma cousine, qui ne peut pas me garder pour toujours. Est-ce que tu aurais pu rester plus de six mois chez ta cousine Élisabeth, toi ? Mon Miguelito est un bon garçon et je te promets qu'il travaillera dur là-bas.

Mais 1993, c'est aussi le début de l'opération *Gatekeeper*, et un premier mur de béton et d'acier est érigé pour dissuader les clandestins mexicains de traverser la *Tortillas Border*, la frontière qui les sépare de San Diego, l'attirante jumelle blonde de Tijuana.

Les « coyotes », ces passeurs qui se faisaient déjà payer six cent cinquante dollars le saut, augmentent encore leurs tarifs, et il devient plus tentant de traverser du côté du désert de l'Arizona en risquant l'hypothermie, la déshydratation ou l'attaque de bandes armées.

Mais une passoire en partie bouchée reste une passoire, et Miguelito se retrouve à San Diego au bout de sa cinquième tentative de passage, le samedi 22 mai 1993 à quatorze heures trente : un jour, une date et une heure qu'il n'oubliera jamais.

*

Quand on est étranger au paradis, est-ce toujours le paradis ? Oui ! Le jeune Mexicain se sent comme un orphelin qui vient d'être adopté par une actrice de cinéma. *L'autre côté* tient ses promesses, et le travail au noir ne fait pas obstacle aux billets verts.

Grâce à la solidarité des Latinos, Miguelito ne chôme pas et, au bout de deux ans, il a envoyé assez d'argent à Juanita pour lui permettre d'acheter une

nouvelle maison à Tijuana, plus solide que la première. Il a bien envie de rentrer chez lui maintenant pour une semaine ou deux, afin d'embrasser sa mère et de faire quelques tournées de Corona avec les vieux copains... Mais un sans-papiers qui fait demi-tour est comme un poisson qui mord à l'hameçon après s'être échappé du filet. Le jeune Mexicain est un bon garçon d'une honnêteté scrupuleuse ; pourtant, la régularisation des clandestins de San Diego tardant à venir, sa situation reste aussi précaire que celle d'un ballon posé sur un rebord de muret.

Engagé comme mécanicien dans un grand garage tenu par un compatriote, Miguelito travaille sur des voitures qu'il n'avait vues qu'en photo avant d'arriver ici. Cette Mercedes de collection qui lui est actuellement confiée est par exemple magnifique ! Au moment de commencer à la réparer, il trouve un billet de cent dollars coincé sous un tapis de sol.

Une semaine plus tard, lorsque le client vient récupérer sa voiture, Miguelito lui rend le billet.

Grégoire Tohmé est banquier, président de la TPB, la Tohmé's Private Bank, qui a son siège à Londres et des branches à Dubai, Beyrouth et Lausanne.

Il vient de s'installer en Californie pour ouvrir une succursale américaine à Los Angeles et cherche un chauffeur privé.

L'honnêteté du mécanicien mexicain lui a plu et il lui propose le poste. Le jeune homme voudrait bien, mais il travaille toujours au noir. Qu'à cela ne tienne ! Ces choses-là peuvent s'arranger.

Trois mois plus tard, la présence de Miguelito Diego Guzman Sanchez sur le sol américain devient aussi

légale que celle de Shamu, la baleine blanche et noire, mascotte du Sea World de San Diego. Et au bout de quatre ans d'absence, brandissant fièrement ses papiers au poste-frontière, le jeune homme peut enfin rentrer chez lui pour embrasser sa mère.

Dans le pâté de petites maisons où s'est réinstallée Juanita, c'est la fête.

— Le petit vient passer Noël ici, répète-t-elle à ses voisines sur tous les tons. C'est un Américain maintenant, un presque vrai. Il travaille pour une banque internationale. Pas à l'intérieur des locaux, mais avec le grand patron quand même. Et il est devenu très riche : cinq mille d'économies au bas mot !

Santa Maria de Guadalupe a écouté les supplications quotidiennes de Juanita. Les mères se comprennent entre elles.

*

Seize ans passent. Miguelito habite toujours la Californie, servant toujours de chauffeur. Il a beaucoup de temps libre, car son patron est très souvent en voyage. Il en profite pour rentrer fréquemment à Tijuana, où toutes les filles lui courent après parce qu'épouser un garçon qui a réussi chez les Américains, c'est encore mieux que de se marier à un gringo.

Mais naviguer entre la Haute et la Basse-Californie, entre Juanita et M. Grégoire, entre ses copains de là-bas et ceux d'ici, ça convient très bien à Miguelito qui n'est pas pressé de se mettre la corde au cou. C'est toute sa vie qu'il voudrait passer comme ça. Surtout que rien ne change...

La TPB va bien dans toutes ses succursales, mais pour Grégoire Tohmé qui vient d'atteindre soixante-dix ans, il est temps de se retirer. Fondateur de la banque familiale, il a consacré toute sa vie au travail et ne s'est jamais marié.

Il pense qu'il est l'heure de laisser la gestion des affaires à ses trois frères et à leurs enfants fraîchement diplômés de Harvard, et de s'installer dans ce magnifique appartement de l'avenue Marceau à Paris, acheté cinq ans plus tôt. Quoique libano-américain de sang et de cœur, le banquier, élevé chez les pères jésuites à Beyrouth, est resté francophone dans l'âme.

La vraie vie : c'est la France. Et Miguelito se voit offrir par son patron de l'accompagner à Paris.

Pour le fils de Juanita, deux expatriations en moins de vingt ans, c'est trop ! D'autant plus qu'il commence à peine à se sentir américain... Oui, mais que faire si M. Tohmé s'en va ? Pas question de retourner travailler dans un garage, et trouver une autre place de chauffeur comme celle-ci sera difficile.

Et puis il est très attaché au vieux banquier qui le lui rend bien. Quinze ans à échanger des considérations philosophiques sur la vie, bloqués dans un même habitacle de voiture pendant une cinquantaine d'heures par mois, ça crée des liens.

— Tu ne quitteras pas ton poste à la banque ! tranche Mme Sanchez. Et si ton destin est de faire carrière en Europe, eh bien, vas-y ! Je demanderai à la Madre de Guadalupe de charger celle de Lourdes de ta protection là-bas. Ça doit pouvoir se faire.

Le 11 janvier 2011, Miguelito débarque à l'aéroport de Roissy-Charles de Gaulle, plus angoissé que lors

de son passage clandestin à San Diego, dix-huit ans plus tôt.

À peine installé dans son appartement de l'avenue Marceau, Grégoire Tohmé commence à chercher un pied-à-terre pour loger son chauffeur. Isabelle, la jeune Portugaise qui fait le ménage chez lui depuis cinq ans, lui apprend qu'un deux-pièces vient d'être libéré au sixième étage du 14 de la rue Lauriston, où elle a sa loge de concierge. Ce n'est loin que d'une centaine de mètres, et Miguelito y dépose ses affaires deux jours plus tard.

À Tijuana, Juanita a déjà raconté à tout le monde que son fils a été « muté » à Paris. Après avoir rêvé de le voir américain, voilà qu'il va en plus devenir français... Dieu soit loué !